

Histoire moderne et contemporaine du politique

M. Pierre ROSANVALLON, professeur

Cours : Le désenchantement de la démocratie : histoire et formes d'un sentiment

« Notre temps voit la naissance d'une école du désenchantement », note en 1831 Balzac dans une des ses *Lettres sur Paris*. Ce terme de désenchantement n'a cependant alors rien de neuf. On le trouve dès le début du siècle partout en Europe ; chez Chateaubriand, Delille, Novalis ou Shelley, pour ne prendre que quelques exemples. La première partie du cours a été consacrée à retracer le contexte de ce constat. On s'est notamment attaché à analyser dans le cas français l'échec indissociablement intellectuel et politique des entreprises post-thermidoriennes de « refroidissement du politique ». Échec qui a été celui du libéralisme sous ses différentes formes : libéralisme prudentiel de Benjamin Constant et Madame de Staël, libéralisme industrialiste de Charles Dunoyer ou de Saint-Simon, libéralisme économique de Théremin ou de Jean-Baptiste Say, libéralisme rationaliste ou positiviste d'Auguste Comte. Les libéralismes, en effet, n'ont su conjurer le spectre menaçant d'une « politique héroïque » (dont la Terreur fut l'emblème et l'aboutissement fatal) qu'en célébrant d'une manière ou d'une autre les vertus du monde bourgeois de l'utilité. Monde vite jugé insupportable par les formes d'anémie ou de rapetissement qui le caractérisent. La solution va du même coup devenir le problème. Guizot lui-même aura alors cette formule significative : « Il faut sortir de la passion, mais l'ennui peut être un mal pire encore ». L'allemand Heine note de son côté dans l'une de ses lettres (reprise dans le recueil *Lutèce*) : « Ici à Paris, règne actuellement le plus grand calme, une paix de lassitude, de somnolence et de bâillement d'ennui. Tout est silencieux comme dans une nuit enveloppée de neige, rien qu'un petit bruit mystérieux et monotone, comme des gouttes qui tombent, ce sont les rentes des capitaux, tombant sans cesse, goutte à goutte, dans les coffres forts des capitalistes et les faisant presque déborder. On entend distinctement la crue continue des richesses des riches, de temps en temps il se mêle seulement à ce sourd clapotement, quelque sanglot poussé à voix basse, le sanglot de l'indigence ». Cette

formule souligne bien les problèmes posés lorsque le déclin des passions se retourne en ennui et en médiocrité. Ce sera aussi l'un des grands thèmes de l'œuvre toquevillienne. « L'oubli des opinions politiques a été complet, mais il s'est confondu avec une insouciance croissante de tout intérêt public », constate encore amèrement dans le même esprit Barante. Un peu plus tard, Jules Barbey d'Aurevilly a même une formule surprenante dans *Le Nain Jaune* : « L'ennui est le mal constitutionnel du XIX^e siècle ». La formule souligne que le déclin des passions politiques est peu à peu devenu à son tour le problème politique de la période. Le désenchantement définit ainsi alors le sentiment d'une perte qui aurait accompagné le déclin de ces passions politiques.

Mais comment qualifier cette perte ? Une autre séquence du cours a été consacrée à cette question. On a précisément montré comment c'est l'opposition du petit et du grand, de ces deux catégories de la petitesse et de la grandeur qui va s'imposer alors en même temps comme une image et comme une conceptualisation. Concernant le petit, il suffit de se rappeler les formules célèbres de Tocqueville dans ses *Souvenirs* sur le « rapetissement universel dans tous les éléments » qui caractérisaient la monarchie de Juillet ; modération et médiocrité tissant une désespérante alliance. Mais qu'est ce que le grand à l'inverse, que l'on oppose implicitement à cette petitesse que l'on déplore, à ce rapetissement que l'on condamne ? Royer-Collard dit lui-même à ce propos : « notre problème c'est que la politique a été dépouillée de sa grandeur ». Mais comment définir une politique qui serait définie par la grandeur ? Il semble qu'il y ait pour tous à cette époque une évidence de la dénonciation du « petit », mais une appréhension fort vague de ce qui est « grand ». Cette différence grand-petit est omniprésente dans la littérature de la période. Victor Hugo lui donnera une formulation fameuse dans une sublime page des *Misérables*, quand il oppose les grandes guerres d'autrefois aux guerres misérables présentes, en prenant l'exemple de la guerre d'Espagne. Cette dernière fût, dit-il, « une guerre diminuante où l'on put lire Banque de France dans les plis du drapeau ».

Le cours s'est ensuite attaché à proposer une typologie des grands axes critiques de ce monde libéral bourgeois de la petitesse. Cinq critiques ont été distinguées : une critique que l'on peut qualifier de *critique artiste* du monde bourgeois, une seconde *critique aristocratique*, puis une *critique traditionaliste*, une *critique morale* et enfin une *critique mystique*. Dans cette typologie des critiques du monde-libéral-industrialiste-bourgeois, la notion de « critique sociale » n'a pas été utilisée car elle succède à ces critiques là. La critique sociale du libéralisme n'a été que seconde par rapport aux critiques artiste, aristocratique, traditionaliste, morale, et mystique. On peut ainsi dire que le procès du monde bourgeois a été définitivement instruit avant même le plein essor du capitalisme.

Stendhal et Théophile Gautier ont donné le ton de la critique artiste. Stendhal publie en 1825 une petite brochure ayant pour titre *D'un nouveau complot contre les industriels*. C'est un procès en règle du saint-simonisme qui va avoir un écho considérable. C'est une dénonciation pleine de mépris de la pensée utilitariste.

« Ces industriels ce sont des braves et honnêtes gens que j'honore mais je cherche en vain de l'admirable dans leurs conduites », dit-il. Le mot essentiel qu'il répète dans ce pamphlet pour le stigmatiser c'est celui de *l'utile*. Il oppose le monde misérable des fabricants de calicots (avant que ceux-ci ne soient célébrés par Louis Reybaud dans *Jérôme Paturot*) au monde de l'esprit et du vrai courage. « Pendant que Bolivar affranchissait l'Amérique, pendant que le Capitaine Parry approchait du pôle, raille Stendhal, mon voisin a gagné dix millions à fabriquer du calicot ; tant mieux pour lui et pour ses enfants. Mais depuis peu il fait faire un journal qui me dit, tous les samedis, qu'il faut que je l'admire comme un bienfaiteur de l'humanité. Je hausse les épaules ». « Les industriels sont peut-être honorables, mais je veux dire qu'ils ne sont pas héroïques » résume-t-il. Opposition donc d'un monde de l'utilité à un monde de l'héroïsme (il oppose à ces industriels La Fayette qui, à peine âgé de vingt ans, méprisait les millions et les grands établissements que le crédit de sa famille lui promettait pour voler au secours de l'Amérique). Cette critique artiste déplore l'absence de sublime qui marque le monde bourgeois. Stigmatisant l'étroitesse qui en suit, Stendhal lance : « Si vous artistes, vous voulez des titres, de l'argent, des croix, des costumes, il n'y a qu'un mot à vous dire : faites vous raffineur de sucre ou fabricant de faïence, vous serez plus tôt millionnaires et députés ». Cet anti-industrialisme, qui se présente d'abord comme une critique du saint-simonisme, est bien une critique générale du monde bourgeois comme monde de l'anti-héroïsme, de l'anti-sublime, monde plat de la répétition et de la reproduction, opposé aux idéaux artistes de singularité et d'originalité. Cette brochure de Stendhal a été citée et critiquée partout, notamment dans *Le Globe* qui est alors libéral, mais aussi dans *Le Producteur* saint-simonien. Le deuxième grand texte qui donne le ton de cette critique artiste de la société bourgeoise, est la préface de Théophile Gautier à *Mademoiselle de Maupin* (1834) ; morceau dont on sait qu'il peut-être considéré comme un des textes fondateurs du romantisme en France. Il s'agit là encore d'une dénonciation en règle des idées utilitaires.

À l'inverse de ce monde bourgeois, Gautier va même jusqu'à célébrer le Phalanstère. 1834 c'est le moment où commencent à circuler plus activement, grâce à Considerant, les idées fouriéristes. Face à la platitude du monde bourgeois Théophile Gautier avoue son admiration pour le Phalanstère. « Quelle fécondité, quelle invention, s'enthousiasme-t-il, il y a là de quoi défrayer de merveilleux trois mille charretées de poèmes romantiques ou classiques ». C'est ce qu'à sa façon va reprendre à satiété toute la célébration du thème de la bohème.

La deuxième critique du monde bourgeois, est la critique aristocratique. Chateaubriand l'a exprimée de façon exemplaire. Il développe cette critique dès le début de la Restauration, ayant le sentiment que la tranquillité qui règne dans la France de l'époque est une victoire et un problème en même temps. On le voit très nettement dans un article qu'il publie dans le *Conservateur* en 1818 (tome I) qui a pour titre *De l'état intérieur de la France*. Il y parle de la tranquillité de la France comme équivalent à une lassitude (« chacun soupire après le repos »)

et il lance des formules que reprendront ensuite tous ceux qui stigmatiseront le monde bourgeois. Deux autres de ses textes vont exemplifier cette critique aristocratique. D'abord un article du même *Conservateur* (toujours dans le tome I de 1818) ayant pour titre « De la morale des intérêts et de celle des devoirs » (cet article a été jugé suffisamment important pour qu'il le reproduise intégralement dans les *Mémoires d'outre-tombe*, sans aucune correction). « Le ministère, écrit-il, a hélas inventé une morale nouvelle, la morale des intérêts, celle des devoirs a été abandonnée aux imbéciles. Or cette morale des intérêts dont on veut faire la base de notre gouvernement a plus corrompu le peuple dans l'espace de trois années que la Révolution entière dans un quart de siècle ».

Dans cette critique de l'apaisement, dans cette dénonciation d'une morale des intérêts, d'une politique de la tranquillité, il oppose lui aussi une politique de la grandeur et une politique héroïque. Et il n'hésite pas à ériger la Terreur en exemple de la politique de la grandeur et de la politique héroïque. À la fin d'un XVIII^e siècle destructeur, écrit-il, la Révolution vint nous réveiller en poussant le français hors de son lit, elle le jeta dans la tombe. Toutefois le règne de la Terreur est peut-être de toutes les époques de la Révolution celle qui fût la moins dangereuse à la morale. Il y a une condamnation politique de la terreur, mais une sorte de fascination pour elle, en tant que moment qui a exalté une vertu peut-être un peu folle et mortifère mais qui, en même temps, a montré une énergie véritable. « Ces temps affreux ont été aussi ceux des grands dévouements », résume-t-il. Quel est ce rapport donc entre la Terreur, le malheur et la grandeur ? C'est un thème qui sera aussi présent chez Joseph de Maistre.

Chateaubriand a ensuite repris ce même thème un peu plus tard dans le *Congrès de Vérone*. Il y dénonce la difficulté à laquelle il fut confronté, en tant que ministre des affaires étrangères, pour obtenir des crédits pour faire la guerre. Il dénonce un monde utilitaire qui n'a pas voulu lui donner des crédits. « Résoudre les problèmes de l'ordre social par des chiffres c'est se proposer un autre problème insoluble ; les chiffres ne produisent que des chiffres. Avec des nombres, dit-il, vous n'élèveriez aucun monument, vous banniriez les arts et les lettres comme des superfluités dispendieuses, vous ne demanderiez jamais si une entreprise est juste et honorable, mais si elle rapporte quelque chose, si elle ne coûte pas trop cher ». Et il poursuit dans une phrase souvent citée : « Un peuple accoutumé à voir seulement le cours de la rente et l'aune de drap vendu, se trouve-t-il exposé à une commotion, il ne sera capable ni de l'énergie, ni de la résistance, ni de la générosité du sacrifice. Repos engendre couardise. Au milieu des quenouilles, on s'épouvante des épées ». Il faut donc à ses yeux avoir le courage de préférer l'épée à la quenouille et non pas, comme il le dit plus loin dans ce texte, une « liberté enthousiasmée du pot au feu ». C'est là que Chateaubriand, qui a été l'ennemi que l'on sait de Napoléon, a trouvé une forme de résonance avec l'œuvre impériale. Marc Fumaroli, que l'on a commenté, a très bien analysé ce retournement de l'animosité en sympathie en soulignant que le sentiment de chute dans l'infinité a fait que Chateaubriand s'est découvert une

solidarité « par le haut » avec Napoléon : « comme lui il a voulu condamner les petites âmes, les bas de plafonds, les demi habiles et les boutiquiers, (...) il y a par delà leur rivalité essentielle une mystérieuse solidarité ». Cette solidarité s'inscrit dans tout un ensemble d'équivoques que l'on va retrouver dans la critique de la société bourgeoise.

La troisième critique de la société libérale-bourgeoise est la critique traditionaliste. Elle reproche à cette société d'ébranler la stabilité sociale. Si la société bourgeoise est moralement une société de la répétition, une société de l'ennui, elle est avant tout pour les traditionalistes perturbatrice de l'organisation sociale naturelle. Pour Louis de Bonald, l'agriculture caractérise une économie encastrée dans le social, alors que les manufactures déterritorialisent la société, déstructurent le corps social en amenant les pauvres à quitter les campagnes pour aller s'entasser dans les faubourgs des villes comme ouvriers. Les premières critiques du monde capitaliste ne se trouvent ainsi pas chez Marx, mais chez ces auteurs traditionalistes. L'œuvre d'Alban de Villeneuve-Bargemont avec *L'Économie politique chrétienne* (1834) a fait référence pour stigmatiser la féodalité capitaliste comme étant pire que la féodalité ancienne. Mais il y a aussi deux autres grands textes antérieurs, dans la même veine : les volumes de Maurice Rubichon sur l'Angleterre, qui fait le premier la critique de l'industrialisation et des manufactures anglaises en 1816-1819. On a rapproché ce dernier ouvrage de la *Théorie du pouvoir politique et religieux dans la société civile* dans laquelle Louis de Bonald fait le procès d'une société dans laquelle « la soif de l'or a remplacé la fureur des conquêtes et crée une fièvre dévorante qui est devenue le principe de l'existence des républiques ». Un tout petit peu plus tard, mais dans la même veine, on a commenté l'œuvre de Charles-Louis de Haller, *Restauration de la science politique ou théorie de l'état social naturel opposé à la fiction d'un État civil factice*.

Quatrième type de critique : la critique morale de l'économie politique, qui va être le fait de toute une galaxie d'auteurs. Un des plus fameux de la période est Joseph Droz qui publie en 1829 une *Économie politique ou principe de la science des richesses* dont la conclusion a pour titre « De l'abus qu'on peut faire de l'économie politique ». Cette réflexion sur les abus de l'économie politique, étroitement comprise comme une science des marchandises, oppose une approche qui l'appréhende comme l'auxiliaire de la morale. Ceux qui développeront à sa suite cette critique morale de la société bourgeoise se retrouveront essentiellement pendant une période de quelques années autour du journal *L'Avenir* de Lamennais. Un chroniqueur a joué un rôle essentiel dans ce journal : Charles de Coux. Il est l'auteur d'un livre sur l'économie politique (1830) qui est une critique en règle de ce qu'il appelle les « barons de l'industrialisme », « ce système industriel qui n'a produit partout que des fruits amers ». Cette critique de l'économie bourgeoise, cette critique du capitalisme, revient aussi en permanence dans une série d'articles que Charles de Coux a publié dans *L'Avenir*. On retrouve encore cet accent dans des textes de Lamennais lui-même, y compris dans un de ses

premiers textes, publié en 1808, *Réflexions sur l'état de l'Église en France*. Il y dénonce « la fièvre de l'or, le délire économique qui consomment les mœurs des peuples ». Cette critique sera aussi développée sur un mode plus savant par Sismondi (d'abord libéral, il évoluera ensuite à partir de la réédition de son fameux *Traité* en 1819).

Cinquième type de critique : la critique que j'ai appelée mystique de la société bourgeoise. La société bourgeoise est accusée dans cette perspective d'avoir érodé le sacré, et, simultanément d'avoir éliminé le sacrifice. La société bourgeoise est stigmatisée dans la même veine parce qu'elle mécomprend radicalement l'expérience de la guerre. L'œuvre clef est bien sûr à cet égard celle de Joseph de Maistre. La guerre n'est pas simplement l'expérience d'un conflit malheureux, elle ne correspond pas seulement à une sorte d'« égarement » des nations. Elle rend aussi sensible une sorte d'excès dans lequel se joue un fait essentiel : le rapport au sacrifice. Dans ce rapport au sacrifice, il se joue pour de Maistre ce qu'il y a de plus sacré dans l'humanité. C'est un thème qu'il a longuement développé dans *L'Éclaircissement sur les sacrifices* (publié dans le tome cinq de ses *Œuvres complètes*). On retrouve là l'originalité de l'interprétation par Joseph de Maistre de la Révolution française : la perception d'un lien à la fois mystérieux et essentiel entre la providence et le mal (lien entraînant chez lui une fascination/répulsion). La Révolution française incarne le drame absolu : celui des victimes innocentes, ce qui lui donne « un caractère satanique ». Mais en même temps que la Révolution a, de façon presque saturnienne, dévoré un à un ses enfants, dans cet enthousiasme même du carnage qui l'aurait caractérisée, elle a aussi permis de dévoiler le véritable mystère du monde. C'est pour cela que l'on peut parler d'une critique « mystique ». Cette vision de Joseph de Maistre consonne également avec l'œuvre d'un grand conservateur espagnol, Donoso Cortès. Il sera très lu en France également pendant cette époque. Lui aussi développera cette thématique un peu trouble de l'amour-châtiment, cette vision de l'énergie dans laquelle la Terreur a incarné en quelque sorte le double maléfique et négatif de l'entreprise christique de rédemption des hommes. Pierre-Simon Ballanche a également développé une interprétation que l'on peut considérer comme voisine du régicide. Ballanche, très profondément liée à l'illuminisme lyonnais du XVIII^e siècle, a lui aussi fait le lien entre une approche mystique et une critique du monde bourgeois.

Après avoir exploré ces cinq critiques de la société libérale-bourgeoise, le cours a cherché à comprendre comment ces différentes approches s'étaient mêlées, comment elles avaient composé tout un ensemble d'équivoques autour d'une référence partagée à la positivité d'une certaine « grandeur ». On a commenté trois auteurs pour faire saisir la constitution et la structure de ces équivoques.

Louis Blanc tout d'abord. Dans son *Histoire de dix ans*, publiée en 1840, qui fait l'histoire de la période 1830-1840, il développe longuement une critique du monde bourgeois. Il marque sa nostalgie pour ce qu'il appelle des hommes d'État « supérieurs » ; il dénonce une bourgeoisie qui veut conjurer le spectre

des souffrances du combat, confondant la paix et l'anémie. Il a même un commentaire assez extraordinaire sur Louis-Philippe (à propos du grand débat sur la dotation du duc de Nemours, refusée par la Chambre). « Le jour où la dotation du duc de Nemours a été si injurieusement refusée au désir du roi, écrit-il, il est devenu manifeste que le sens monarchique manquait à la bourgeoisie. Plus on conteste au prince le droit d'agir, plus si l'on veut qu'il se maintienne on doit lui accorder des moyens de briller. Le faste est plus nécessaire à un roi constitutionnel qu'il ne l'était à Louis XIV pouvant dire "je veux" ». Il y a paradoxalement dans la critique de la monarchie de Juillet chez Louis Blanc une sorte de stigmatisation de ce déclin du faste. Faste que lui-même, bien sûr, ne peut pas célébrer directement en tant que tel, mais dont il déplore la part de grandeur qu'il portait. Faute de grandeur, avertit-il, « ce gouvernement de la bourgeoisie rapetissera la politique et la faussera ». Tocqueville emploiera, on le sait, des mots très proches. Il admirera pour cela Napoléon, gratifié d'avoir été capable « de faire voler au devant de la mort des millions d'hommes avec le seul mot gloire, qui, bien ou mal compris a fait de l'univers une de ses destinées ». On a esquissé à ce propos dans le cours une histoire de ce langage du faste dans les premières années de la monarchie de Juillet (Fastes des gardes nationales, Fastes de la Révolution). C'est un mot très souvent employé dans la langue des années 1830 pour désigner une forme de grandeur.

Tocqueville, de son côté, va faire le lien entre une critique politique que l'on pourrait appeler « républicaine », une critique aristocratique, et une forme de critique artiste. Tocqueville parle ainsi du « rapetissement universel » en disant de Louis-Philippe : « Quoique ce prince fût issu de la race la plus noble de l'Europe au fond de son âme, il en cacha tout l'orgueil héréditaire et ne se crût assurément le semblable d'aucun homme, il possédait cependant la plupart de qualités et des défauts qui appartiennent plus particulièrement au rang subalterne de la société ». Le vrai défaut de Louis-Philippe, aux yeux de l'auteur de *La Démocratie en Amérique*, c'est qu'il n'a pas été un roi de gloire : il n'a été qu'un roi bourgeois, il a eu les qualités et les défauts des rangs subalternes de la société.

Ce rapport ambigu à la critique du monde libéral se retrouvera exacerbé dans toute la deuxième génération des écrivains du XIX^e siècle (Flaubert, Lecomte de Lisle, Baudelaire). Chez eux dénonciation du monde bourgeois et dénonciation de la démocratie iront de pair. Ce type de critique, on y a insisté, retrouve ainsi toute une stigmatisation du « sens commun » dont les premières formulations se trouvent près de deux siècles plus tôt chez les érudits libertins. Érudits libertins pour lesquels le goût était un problème politique (il mettait en cause le rapport de la multitude aux gens éclairés ; cf. tout le débat de l'époque sur les conditions de l'évaluation d'une pièce de théâtre par l'appréciation des gens distingués ou par les applaudissements du public : c'était déjà une première façon de poser ce rapport de l'élite à la multitude). On a aussi retracé dans cette direction l'histoire

de ce mot nouveau qu'a inventé Madame de Staël, la « vulgarité », avec toute la critique du sens commun dont il était le vecteur.

Ces différentes critiques du monde libéral bourgeois dénonçant la petitesse tout en faisant appel à une énigmatique grandeur vont se nouer dans la célébration de trois figures qui vont dessiner une sorte de contre-univers à celui du monde bourgeois : le guerrier, le poète et l'insurgé. Les dernières séances du cours ont été consacrées à en explorer longuement les traits qui en ont été dessinés dans la littérature et les écrits politiques de la période. La figure du guerrier a été incarnée pendant toute cette période par Napoléon. On a étudié dans cette perspective la constitution de la mythologie liée à son nom. Nous avons ensuite étudié la figure du poète, le poète comme mage romantique, celui dont l'imagination étend les capacités d'action, élargit le monde, accroît la possibilité de transformer ce monde. Novalis nous a servi là de guide, ouvrant une voie aboutissant à Baudelaire. La troisième figure est celle de l'insurgé, l'insurgé étant celui qui dans le mouvement de sa révolte, de sa rébellion, conjure en quelque sorte toute contradiction entre la parole et l'action, tout en remettant l'homme debout, visant de la sorte à le grandir moralement et physiquement. L'œuvre de Blanqui et de ses amis a servi de support aux développements sur ce point.

Ces trois figures ont eu en commun d'offrir une alternative à l'étroitesse du monde bourgeois, opposant différents régimes de la grandeur à sa petitesse. Elles ont aussi eu en commun de lutter contre un certain cloisonnement du monde. Elles n'ont pas simplement voulu apporter une réponse au rapetissement moral : elles ont proposé une alternative à la décomposition sociale, à l'individualisation appauvrissante du monde. Le guerrier abolit la frontière du privée et du public ; en lui l'individu et le collectif fusionnent complètement. Le poète et l'insurgé, à leur façon, offrent aussi une réponse à la dissolution de la société. À l'individu poussière, à l'individu atomisé, à l'individu séparé, ils opposent en effet ce que nous avons appelé un « individu-monde », un « individu-univers », qui est en lui-même une forme de l'humanité, une image de sa réunification sous une espèce particularisée. Ces trois figures ont enfin en commun d'instaurer un mode de superposition de la parole et de l'action. Elles renvoient implicitement de cette façon à une critique du régime parlementaire défini comme le règne des « classes discutantes ». Aux classes discutantes ont été opposées les classes agissantes. Le guerrier, le poète et l'insurgé représenteront trois modalités d'imposition d'un monde d'agissants contre un monde de discutants. Ces convergences suggèrent un fait essentiel : la critique du monde bourgeois a été indissociablement celle du monde libéral, celle du monde capitaliste et celle du monde parlementaire.

Séminaires : Le Culte de la volonté politique en France, XIX^e-XX^e siècles

Le séminaire a été conduit en lien direct avec le thème du cours pour l'année 2003-2004. En contrepoint de la thématique du désenchantement, il a porté sur le culte de la volonté politique en France au cours des XIX^e et XX^e siècles et

s'est organisé en deux séquences : la première autour d'une série de trois grandes figures historiques, symboles de la volonté exprimée en politique ; la seconde avec une interrogation sur les formes et représentations de la volonté politique. Chaque session du séminaire a été organisée sous la forme d'une double séance.

La session du 3 mars 2004 a été consacrée à Napoléon, politique et stratège. Natalie Petiteau (Université de Poitiers) a présenté une réflexion sur la construction du culte napoléonien en illustrant la place de la volonté dans la vision du grand homme dans la première moitié du XIX^e siècle. Légende noire contre légende dorée s'affrontent dans les enjeux politiques successifs qui déterminent la mémoire de Napoléon en figure tutélaire de la politique post-révolutionnaire. Sur fond d'influence romantique, des formes de fascination et de condamnation permettent de saisir la complexité des images projetées sur l'homme politique qui personnifie la volonté s'incarnant en politique. Patrice Gueniffey (École des Hautes Études en Sciences Sociales), en s'interrogeant sur la décision politique et militaire chez Napoléon, a proposé un renouvellement historiographique illustré par l'affirmation d'une continuité entre la pratique politique du Consulat et celle de l'Empire. Il a montré la militarisation des prises de décision politique, le mariage de stratégies globales et d'un contrôle de l'exécution, et enfin le fait que pour Napoléon, la délibération soit renvoyée à une simple consultation informelle, lui seul conservant le monopole complet de décision. Questionnant le rôle tenu par le Conseil d'État, la validité des qualificatifs d'absolutisme attribué à son régime, ou encore les détails des questions constitutionnelles, Patrice Gueniffey a ainsi proposé une remise en perspective de l'épisode napoléonien dans une histoire plus générale de la modernité démocratique.

La session du 10 mars 2004 s'est interrogé sur Clemenceau comme incarnation du volontarisme républicain. Le professeur britannique Sudhir Hazareesingh (Balliol College, Oxford) a centré son étude sur les contradictions de Clemenceau entre sa culture républicaine antibonapartiste et la tentation de l'appel à l'autorité. Organisant sa réflexion par différents cercles concentriques, Sudhir Hazareesingh s'est intéressé à l'individu, à sa mémoire politique, à ses idées, à son rapport aux assemblées parlementaires. Incarnation paradoxale de l'homme providentiel en 1917, Clemenceau est un bon représentant de la difficulté des grandes figures républicaines à penser le rôle du pouvoir exécutif. Le professeur émérite Jean-Jacques Becker (Université Paris X) a, quant à lui, proposé d'étudier précisément l'expérience de Clemenceau pendant la Première Guerre mondiale. En analysant les délicates questions de la répartition du pouvoir entre pouvoir civil et pouvoir militaire, les relations avec le mouvement ouvrier, la question de la censure et les choix gouvernementaux de Clemenceau, Jean-Jacques Becker a montré que la force de Clemenceau fut d'être parvenu à insuffler une volonté collective à la nation en guerre.

De Gaulle a été la troisième figure questionnée lors de la session du 17 mars 2004. Les deux intervenants ont présenté des contributions à la fois comme historiens et comme témoins. Jean-Louis Crémieux Brilhac (ancien conseiller

d'État et ancien directeur de la Documentation française) a proposé, dans la lignée de ses travaux sur la France libre (dont il s'est fait l'historien après en avoir été un acteur), une lecture de l'action politique du général de Gaulle en 1940. Il a montré combien la décision du 18 juin 1940 correspondait à une décision antérieure et rationnelle, puis comment son action politique avait été empreinte d'une autorité personnelle s'exprimant dans ses décisions. Alain Larcant (professeur émérite de médecine et président du Conseil scientifique de la Fondation Charles de Gaulle) a présenté une intervention sur les références intellectuelles mobilisées par Charles de Gaulle, rappelant aussi bien sa vision des chefs militaires que des œuvres philosophiques. Pierre Rosanvallon, au cours de cette séance, a montré que le général de Gaulle avait pu sembler réconcilier les trois grandes critiques du monde moderne (la critique artiste refusant les idéologies, la critique militaire incarnant la volonté en action et la critique de l'insurgé avec la capacité de rébellion) mais que la question des temps ordinaires de la politique a alors été posée dans toute son acuité.

Après ces approches biographiques, la session du 24 mars 2004 a été consacrée aux mises en scène politiques de la volonté et de la souveraineté sous l'Ancien Régime et durant la période contemporaine. Le professeur Joël Cornette (Université de Paris VIII) a réfléchi sur la mise en représentation du politique par Louis XIV à travers l'exemple de Versailles. Reprenant une phrase célèbre qui est attribuée au roi soleil : « Nous nous devons tout entier à notre public », Joël Cornette s'est interrogé sur les formes prises par ce spectacle qui n'ignore cependant pas le secret. Analysant l'organisation du château comme celle des différents rituels, l'historien montre ainsi combien Versailles a pu participer à une forme de réenchâtement du politique en favorisant une lisibilité des figurations royales. Le professeur Olivier Ihl (IEP de Grenoble) s'est alors interrogé sur les transformations de cette mise en visibilité de la souveraineté dès lors que le souverain n'est plus le roi mais un corps abstrait, celui des régimes démocratiques. Le remplacement de la figure du roi, la dissociation du sacerdoce et du pouvoir d'État et le triomphe d'une citoyenneté laïque et individualiste ont du être compensés par des incarnations de cette souveraineté abstraite, parfois dénoncée par les républicains eux-mêmes. Les rituels d'État et les fastes républicains s'inscrivent alors bien dans cette histoire des représentations de la souveraineté. Visibilité, lisibilité, efficacité, aveuglement et apprentissage apparaissent alors comme autant de catégories qui permettent de mieux saisir quelques questionnements majeurs de la politique moderne.

Le 31 mars 2004, les questions architecturales ont servi à comprendre la mise en espace de la majesté politique. Emmanuel Wallon (Université de Paris X) a proposé une analyse des chantiers parisiens, entre grand dessein politique et grand geste architectural. S'interrogeant sur la monumentalité, ce politiste est revenu sur la figure du « prince-architecte » comme sur la mise en place d'une administration culturelle chargée de ces questions. Il a proposé une lecture de l'éclatement de la décision politique dans le cas parisien au cours de l'évolution

de la V^e République. Thierry Paquot (Université Paris XII et éditeur de la revue *Urbanisme*) est revenu quant à lui sur les liens entre bâtiments et formes du pouvoir politique. Questionnant aussi bien la naissance de l'art urbain au tournant des XIX^e et XX^e siècle que l'architecture fasciste, il a réfléchi à la place des monuments dans les représentations modernes du politique.

La dernière session (7 avril 2004) a été organisée autour d'une interrogation conclusive sur la mise en question de la volonté politique. La première partie de la séance a été structurée par un exposé du professeur Bernard Manin (IEP de Paris et New York University) s'interrogeant sur les illusions de la volonté. Étudiant les questions de temporalité, Bernard Manin a d'abord montré que la volonté s'exerce dans le temps en relativisant la question des préférences pour le présent. Il a ensuite tout à la fois donné des exemples de volontés qui se lient (le modèle d'Ulysse et des sirènes analysé par Jon Elster), puis distingué les règles constitutives et les règles régulatrices, en insistant sur les enjeux de l'information dans les processus de décision. La discussion s'est alors engagée sur ces thèmes avec Pierre Rosanvallon, en questionnant en particulier les problèmes de confiance et de responsabilité politique.

Enfin, Pierre Rosanvallon est revenu en conclusion sur une série d'acquis du cours et du séminaire de cette année. Après avoir analysé et critiqué les théories décisionnistes de la volonté en politique, qui présupposent une société une et homogène, le professeur a proposé un cadre théorique permettant d'appréhender les différentes sociologies dans leur rapport au problème de l'institution sociale. Dans une telle logique, la politique a été définie comme réflexivité et comme procédure de constitution de l'être-ensemble.

PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

— *Le Modèle politique français. La société civile contre le jacobinisme, de 1789 à nos jours*, Paris, Le Seuil, 2004, coll. « L'Univers historique », 457 p.

— « Le Miroir du Musée social », préface à Janet Horne, *Le Musée Social, aux origines de l'État-providence*, Paris, Belin, 2004, pp. 7-11.

— « Europas Forvandlinger », *La lettre internationale* (Danemark), septembre 2003, pp. 13-16.

— Préfaces inédites pour la traduction en langue japonaise de *La Nouvelle question sociale* et pour la traduction en langue turque de *La crise de l'État-providence*.

CONFÉRENCES INVITÉES À L'ÉTRANGER

— Université de Prishtina (Kosovo), 22 septembre 2003 : *François Furet, historien des passions politiques*.

— Université de Malaga (Espagne), 10 octobre 2003 : *The Contradictions of representation and the future of democracy.*

— Columbia university (New York), 17 octobre 2003 : *Europe, a new kind of experience in sovereignty building ?*

— New-York University, 7 novembre 2003 : *The Political cultures of the French left, 1970-2000.*

— Centre Marc Bloch et Wissenschaftszentrum zu Berlin für Sozialforschung (Allemagne), 21 novembre 2003 : *Neue Wege der demokratie in 21. Jahrhundert.*

— Université du Zhejiang à Hangzhou (Chine) 9 décembre 2003 : *La Pensée utopique en France, 18^e et 19^e siècles.*

— Académie des Sciences Sociales de Pékin (Chine), 10 décembre 2003 : *Le Désenchantement démocratique au début du XXI^e siècle en Europe.*

— Université de Tsinghua (Pékin), 11 décembre 2003 : *La Démocratie comme histoire et comme expérience.*

— Université de Pékin (Beida), 12 décembre 2003 : *Political History and Political Philosophy in France since 1970.*

— Thammasat University à Bangkok (Thaïlande), 19 décembre 2003 : *The Transformations of democracy in the early XXith century.*

— Columbia University (New-York), 16 avril 2004 : *Reflections concerning the political and intellectual history of the second left in France in the 1970's and 1980's.*

— Université d'Utrecht (Pays-Bas), 22 avril 2004 : *Le Désenchantement de la démocratie dans l'Europe d'aujourd'hui.*

— Universidad del Pais Vasco (Bilbao, Espagne), 29 avril 2004 : *Histoire et théorie de la démocratie, problèmes de méthode.*

— Maison Franco-japonaise à Tokyo, 18 mai 2004 : *Le Rôle des corps intermédiaires dans la réforme des société complexes.*

— Maison Franco-japonaise à Tokyo, 19 mai 2004 : *Les corps intermédiaires, facteur de liberté ou instrument de contrôle social.*

— Institut Franco-japonais du Kansai (Kyoto), 21 mai 2004 : *Les contradictions structurantes de la démocratie.*

— Université de Westminster à Londres (Grande Bretagne), 4 juin 2004 : *The Democratic experiment.*

INTERVENTIONS PUBLIQUES ET VULGARISATION DE LA RECHERCHE
(Presse écrite)

— « Pourquoi la France a peur des réformes », *Le Nouvel Observateur*, 15 janvier 2004.

- « Comment gouverner ? », *Le Monde*, 22 janvier 2004 (débat avec Jean-Pierre Raffarin, Edgar Morin et Susan George).
- « L'État doit produire plus de lien social », *Sud-Ouest*, 26 janvier 2004 (entretien).
- « Pierre Rosanvallon en République », *Livres-Hebdo*, 30 janvier 2004 (entretien).
- « Le Jacobinisme dans les têtes », *Réforme*, 19 février 2004 (entretien).
- « La double panne française », *Le Monde*, 8 mars 2004.
- « Repenser la démocratie », *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 29 avril 2004 (entretien).
- « Le Droit d'association », *Cadres-CFDT*, avril 2004.
- « La tension entre État et société civile », *Alternatives Économiques*, hors série *L'État*, 3^e trimestre 2004.
- « Le Nouvel âge des majorités », *Le Monde*, 17 avril 2004.
- « Vices et vertus du référendum », *Le Monde*, 2 juin 2004.
- « Las bases del modelo social democrata », *El Pais*, 6 juin (entretien).
- « Le Mythe du citoyen passif », *Le Monde*, 20 juin 2004.

INTERVENTIONS PUBLIQUES ET VULGARISATION DE LA RECHERCHE
(médias audiovisuels)

- 3, 10, 17, 24, et 31 janvier 2004 : *Europe 1*, émission « C'est arrivé cette semaine » (Dominique Souchier).
- 8 janvier 2004 : *France Culture*, journal du matin (Nicolas Demorand).
- 31 janvier 2004 : *LCI*, « Le monde des Idées » (Edwy Plenel).
- 31 janvier 2004 : *France Inter*, « Parenthèse » (Laurence Luret).
- 2 mars 2004, *France Culture*, « Pot-au-feu » (Jean Lebrun).
- 17 juin 2004, *Europe 1*, « Le Journal de l'économie » (Luc Evrard).
- 22 juin 2004, *LCI*, « L'invité » (Pierre-Luc Seguilon).
- Cours du Collège de France intégralement retransmis sur *France Culture* en mai et juin 2004.